

« Fraternité universelle et engagement politique : un défi, un projet »

Lucia Fronza Crepaz

Je suis particulièrement honorée de pouvoir m'adresser à vous, jeunes, qui avez décidé de ne pas rester là à regarder passivement, mais de vous lever et d'avancer au large !

Et je voudrais avant tout vous remercier de nous avoir donné l'occasion de nous rencontrer.

Quelqu'un disait que si les jeunes se refroidissent, s'ils perdent le goût du défi, c'est toute l'humanité qui sera en proie à une congélation inexorable. Chez vous il n'en est rien. Nous sommes venus ici pour prendre réciproquement des engagements, pour nous pencher ensemble sur l'humanité et non seulement sur la Suisse ; pour comprendre ce que peut devenir la politique si nous le voulons et si nous travaillons pour cela, à savoir pour un instrument très précieux au service de la construction d'un monde riche en diversités mais uni, d'une humanité plus heureuse.

Aujourd'hui, il m'a été demandé de vous présenter une idée et en même temps un projet : la « fraternité » - la fraternité universelle – comme catégorie apte à inspirer l'engagement politique. Il s'agit d'une idée, d'un projet que, depuis plus de dix ans, des personnes engagées en politique dans les contextes institutionnels, culturels et sociaux les plus divers et sous toutes les latitudes de la planète sont en train de vivre et sur lequel elles réfléchissent en promouvant études et recherches.

Je voudrais commencer par une brève présentation du Mouvement politique pour l'unité ; c'est sur son expérience que se base mon exposé. Le Mouvement politique pour l'unité a été défini comme « un laboratoire international de travail politique en commun, entre citoyens, fonctionnaires, scientifiques, hommes et femmes politiques engagés à différents niveaux, d'inspiration et de partis différents, qui mettent la fraternité à la base de leur vie politique. » Aujourd'hui il est diffusé surtout en Europe et dans 6 nations d'Amérique du Sud : le Brésil, l'Argentine, l'Uruguay et le Paraguay, puis la Colombie et le Chili où il se constituera formellement bientôt. Il est également présent aux Etats-Unis, aux Philippines et, en Afrique : au Cameroun. Ces jours-ci, nous célébrons avec une joie particulière le troisième anniversaire de son existence en Corée du Sud. Il faut dire que cette idée de la tension vers l'unité et la fraternité universelle est désormais, depuis quelque temps, à l'origine d'un chemin spirituel et social particulier qui a changé la vie de nombreuses personnes et qui leur a permis de prendre en main leur vie, mais pas seulement à un niveau individuel. La fraternité universelle est plus encore un appel exigeant qui nous a poussés à nous demander comment être acteurs de

l'Histoire, et comment apporter notre contribution à plus d'unité dans les différents domaines de la vie en société.

Aujourd'hui notre thème est donc la fraternité universelle, choisie comme catégorie d'inspiration pour la politique, capable de fonder et de motiver notre vie en commun, une vie qui présente toujours plus de défis à la réconciliation des différences à tous les niveaux.

Il suffit d'ailleurs de regarder nos villes. Il est indéniable qu'elle contiennent dans leurs murs toutes les diversités *propres à la globalisation* celles entre des mondes culturels et religieux différents où prévaut la méfiance, si ce n'est pas la tentation de l'affrontement ; la fracture parfois méconnue et sous-évaluée entre les générations, où jeunes et personnes âgées – les générations les plus faibles – subissent les conséquences de ce qui peut facilement devenir une guerre entre les derniers de la société ; la vie en commun entre différentes couches sociales, ce qui fait que parfois il suffit que je te dise où j'habite pour que tu saches quel sera mon avenir socio-économique. !!!!

A ce point, nous pouvons choisir : soit nous voyons dans toutes ces épreuves de notre époque une entreprise trop grande et nous nous résignons à les subir, ou tout au plus à nous en défendre en construisant des murs élevés, en nous divisant en quartiers – villes – Etats - forteresses, chacun imperméable à l'autre sauf pour les rapports économiques nécessaires ; soit nous nous efforçons de lire l'Histoire du bon côté : aujourd'hui nous avons une grande chance.

Avant d'approfondir cette vision, je voudrais lire avec vous quelques processus politiques en cours dans lesquels peut être reconnu le parcours difficile mais inexorable que les peuples sont en train d'accomplir, un parcours qui les rapproche progressivement *non seulement et non pas tant en termes économiques*, mais dans une perspective plus large de rencontre et d'interdépendance.

Autour de l'Organisation mondiale du Commerce, depuis la Conférence de 1999 à Seattle jusqu'à celles de Cancun en 2003 et en 2005, s'est mis en route un processus certainement entravé, mais irréversible ; un processus qui a brisé le cercle restreint des acteurs décisionnels qui géraient les politiques économiques et financières internationales. Quelques pays du tiers monde ont mis en crise une situation dans laquelle certains s'imaginaient pouvoir continuer à décider pour une multitude d'interlocuteurs contraints seulement à prendre acte.

L'Europe, qui a été pendant des siècles un terrain ouvert de collisions entre ses peuples – il suffit de penser que pendant le dernier siècle elle a exporté deux guerres dans le monde – est en train de s'unifier : les nations européennes ont su renoncer à des portions de leur pouvoir d'Etat en faveur

d'une souveraineté supranationale, tournée vers des objectifs communs. Un processus inédit dans l'Histoire de l'humanité.

En regardant l'Asie et ses deux géants économiques que sont la Chine et l'Inde, qui il y a un siècle auraient risqué, sans la globalisation, de se heurter frontalement pour la suprématie économique, on voit qu'ils ont été – si je peux le dire ainsi – contraints par la réalité du marché global et par l'impossibilité de fonctionner de manière solitaire à se donner des règles communes de coopération économique.

il y a trente ans, l'Amérique du Sud était connue surtout pour ses pesantes dictatures militaires qui opprimaient ses peuples, souvent avec le soutien de pays occidentaux. Aujourd'hui, le *processus de démocratisation implique irréversiblement dans la gestion du pouvoir des classes sociales et des groupes ethniques exclus jusque là des lieux de gouvernement par des conventions sociales figées*. Et les résultats remplissent les agendas internationaux : la consolidation de l'Amérique du Sud comme interlocuteur politique qui détermine lui-même son destin, dans le contexte d'un multipolarisme international toujours plus nécessaire.

Et on ne peut pas oublier le renforcement de l'Union africaine, même si cela se fait avec d'innombrables difficultés, ni les différentes unions régionales qui sont en train de guider le processus de démocratisation dans ce continent extraordinaire et immense qui a tant donné et donnera encore tant à l'histoire des peuples. Dans ce sens, nous avons tous applaudi le récent sommet historique Afrique – Amérique latine d'Abuja qui a réuni les 12 nations sud-américaines et les 53 nations africaines dans la perspective de créer une nouvelle grande alliance Sud - Sud.

Tout cela confirme que l'histoire de l'humanité peut être lue comme une lente mais inexorable marche vers la fraternité universelle, presque comme un magma souterrain qui avance à l'intérieur des plis de l'Histoire et qui est en train de venir à la surface aujourd'hui pour féconder nos sociétés.

Les dangers existent et il faut les regarder en face : avant tout le défi que nous propose aujourd'hui le développement durable de la planète pour éviter un effondrement écologique de grandes proportions, ainsi qu'une course insensée à la monopolisation et au contrôle des ressources énergétiques et minières de la part des puissances les plus fortes. Les unions entre Etats peuvent devenir des organisations collectives d'égoïsme ; la chute des frontières peut se transformer en un ralentissement de la force du droit et des responsabilités qui dérivent des règlements (« blame shift ») ; la technologie peut devenir la nouvelle barrière entre les peuples et à l'intérieur d'un même peuple, creusant un abîme entre les nantis et les exclus ; nos villes peuvent finir par se fragmenter toujours

plus rapidement et de manière toujours plus irréversible dans des espaces urbains isolés les uns des autres, où la rue que tu habites n'indique pas seulement ta condition d'aujourd'hui mais définit aussi ton destin.

Cette réalité dit que la fraternité, courant réel qui traverse sans aucun doute notre histoire, « est un cheminement qui doit être accompagné et soutenu ». Aujourd'hui l'histoire demande des personnes qui fassent de la fraternité le mobile essentiel de leurs choix culturels, des choix de vie personnels et communautaires.

Du reste, le principe de la fraternité a toujours été présent dans l'histoire de l'humanité, non seulement dans l'histoire privée des personnes, mais aussi dans la vie publique communautaire. Certes, en liant une communauté dans un rapport d'échanges réciproques, elle a souvent marqué la barrière entre celle-ci et les autres qui étaient considérés comme des ennemis. Mais dans toutes les grandes religions – avec des accents différents et dans des contextes les plus divers – la fraternité est présente comme objectif de rapports entre des êtres humains, comme élément qui édifie une société saine et pacifique.

Mais quand, dans l'histoire, la fraternité en tant que lien entre les hommes a-t-elle été décrite et proposée comme universelle ? Avec le christianisme ; où la fraternité est assumée comme valeur universelle qui va au-delà des liens de sang et d'amitié pour fonder la société humaine. Une valeur enracinée par Jésus dans la paternité universelle de Dieu envers tous les hommes. Tous, sans distinction, sont enfants du même Père ; tous, sans distinction, sont frères entre eux. Il ne s'agit donc pas seulement d'une vertu liée à un comportement, mais d'un concept qui trouve un fondement ontologique, propre à l'être. Ce principe innovateur et révolutionnaire n'est cependant pas un don resté un héritage exclusif des croyants : il est devenu patrimoine de l'humanité tout entière, fruit mûr de cette image que nous portons dans notre ADN. Il a pénétré doucement dans la culture de l'humanité jusqu'à en imprégner l'histoire pour composer une nouvelle société existentielle, sociale, culturelle et politique.

En approfondissant et en vivant la fraternité, nous voulons entrer dans cette histoire en tant que protagonistes et porter à en être protagonistes justement ceux qui risquent le plus, les exclus, les pauvres, pour donner une âme aux processus en cours.

Et comment cela ? J'ai essayé de synthétiser notre engagement en 6 priorités que je voudrais présenter brièvement.

**LUCIA FRONZA CREPAZ, PRÉSIDENTE DU MOUVEMENT
POLITIQUE POUR L'UNITÉ**

- La politique nécessaire : un appel à l'amour
- La société féconde
- L'option pour les pauvres
- La mondialité
- Le bien commun, fruit du dialogue entre diversités
- Dans l'histoire : la ville
- Et en dernier – parce qu'elle les traverse toutes – la formation

La politique nécessaire : un appel à l'amour

J'ai lu récemment que certaines recherches anthropologiques ont attribué un sens particulier à la découverte du squelette d'un homme préhistorique mort à environ 30 ans qui s'avère avoir eu la jambe cassée. Comme le traumatisme remontait certainement à son enfance, cela signifie que cet homme a vécu presque toute sa longue vie (pour cette époque trente ans étaient une longue vie !) comme une personne handicapée. Et cela signifie que, sans l'aide d'autres hommes, il n'aurait pas pu continuer à vivre dans un environnement très hostile où seule la chasse fournissait les ressources pour survivre.

Pour les anthropologues, cette situation décrit le vrai début de la société humaine, une communauté dans laquelle les personnes se rendent consciemment responsables les unes des autres. La vie de l'homme est donc plus que se mettre simplement en relation 'avec' – dans le troupeau d'animaux on va aussi à la chasse 'avec' - : la relation qui caractérise la société humaine est décrite plutôt par la préposition se mettre 'pour'¹.

S'il en est ainsi, quand nous parlons de politique, nous devons entendre une réalité au service de ce lien social qui unit réciproquement les hommes entre eux, au service de la fraternité, qui n'est donc pas une norme éthique, abstraite, appliquée à l'humanité, mais qui devient un trait essentiel pour une politique adéquate.²

La politique devient ainsi un art pour l'homme, un art nécessaire pour composer en unité la société des hommes, la voie pour concourir à la réalisation d'une communauté de frères.

Il faut cependant avoir le courage de parler de la politique comme une vocation à l'amour : amour pour l'homme, amour pour son peuple, pour sa patrie, pour l'humanité. Je me rappelle bien que

¹ Parmi les auteurs qui traitent cette question, voir le philosophe Emanuel Levinas et le concept « für sein ».

² Cf Vera Araujo, « La fraternité est-elle possible dans le domaine économique ? », exposé au Congrès pour l'inauguration de la zone industrielle Lionello Bonfanti, Loppiano, Incisa V.no, 27 octobre 2006.

lorsqu'on m'a demandé de poser ma candidature pour les élections nationales, j'ai compris qu'il y avait un passage obligé à faire : passer de l'amour interpersonnel à un amour politique. L'amour devait devenir une vertu politique ; il y avait, avec humilité, beaucoup à apprendre, mais il ne fallait pas perdre de vue la boussole. L'amour, en acquérant la dimension politique, ne perd pas ses caractéristiques : à savoir l'implication de toute sa personne, avec son intelligence et sa volonté d'arriver à tous, l'intuition et la fantaisie de pour faire le premier pas, le réalisme pour se mettre dans la peau de l'autre, la capacité de se donner sans intérêts personnels et d'ouvrir de nouvelles voies, même quand les limites humaines et les échecs semblent les fermer.

La société féconde

En plein cœur de la forte crise qui a secoué le Brésil lors de la législature précédente, j'ai été frappée par l'invitation que les évêques brésiliens ont adressée au peuple : « récupérer l'espérance en la concrétisant dans des engagements de participation politique ».

Adopter la fraternité universelle comme catégorie politique signifie déplacer le centre de la politique des institutions vers la société, et cela non pour diminuer ou, pire encore, pour nier la valeur et l'indispensable fonction de la politique, mais pour la rendre plus apte à remplir sa tâche de répondre aux demandes provenant des citoyens, en enracinant chaque réponse dans l'humus civil qui légitime le système démocratique. Prenons l'exemple des partis : structure nécessaire à la démocratie, il est évident qu'ils traversent aujourd'hui une crise, mais ils pourraient redécouvrir la grandeur de leur tâche et être poussés à mettre en lumière leur inspiration originelle et leurs valeurs fondatrices ; en même temps, chaque parti reconnaîtrait les valeurs et les tâches des autres partis, en les stimulant – également à travers une critique empreinte d'estime et d'amour – à exprimer leur véritable identité et à entreprendre les actions que le bien commun attend d'eux.

Il est clair que tout cela ne peut naître automatiquement, mais que cela suppose l'engagement de toutes les composantes de la société civile : avant tout de la part du citoyen, qui doit surmonter la tentation de voir dans les institutions, ou pire encore dans le politicien, une sorte de « patron » à qui le citoyen délègue le soin de répondre à ses propres besoins individuels ; car la réponse à ceux-ci devient alors non plus un droit, mais une aimable concession accordée en échange d'un soutien peu clair. Pour pouvoir conjuguer un verbe fondamental pour la démocratie, le verbe « contrôler » - clé de la force et de la transparence des mécanismes démocratiques -, le citoyen doit être libre et dépourvu d'intérêts égoïstes. Une fois ce choix fait, on peut découvrir que l'on fait partie d'une communauté complexe, on se rend compte que nos besoins propres sont insérés à l'intérieur d'une dynamique collective ; naît alors la capacité de passer du niveau des individus isolés et facilement manipulables à celui d'une société civile organisée.

Nos communautés seront alors un vivier de vocations politiques, un vivier populaire et démocratique, fécond et en mesure de fournir aussi bien des politiciens qui s'engagent dans les institutions ; des citoyens capables d'offrir créativité, ressources, stimuli aux institutions ; des fonctionnaires oeuvrant comme médiateurs efficaces entre institutions et société ; des diplomates capables de travailler pour leur patrie à l'intérieur de la commune destinée de tous les peuples ; des entrepreneurs qui assument les responsabilités civiques découlant de leur activité économique, et renforçant ainsi ce que l'on définit aujourd'hui comme responsabilité sociale d'entreprise ; des politiciens nés au sein de la société qui sauront redonner sens aux partis dans lesquels ils travaillent.

L'option pour les pauvres

Une autre caractéristique indispensable d'une politique fraternelle consiste en l'option pour les pauvres, qui suit une direction bien précise : la solution à cette problématique ne se situe pas dans un Etat compatissant, mais dans une politique qui choisit de sur-représenter les intérêts des derniers, de ceux qui, laissés à eux-mêmes, n'ont pas de voix dans le cadre des dynamiques démocratiques.

Le sociologue polonais Sigmund Bauman rappelle que les ingénieurs ne concluent pas à la sécurité d'un pont en calculant la résistance du pilier le plus fort, mais celle du plus faible : c'est elle qui indique la force du pont ; et Bauman ajoute qu'il en va de même dans notre société : pour l'organiser, nous devons prendre les mesures requises à partir du point le plus faible, et commencer là. Les plus faibles doivent être protagonistes de notre organisation politique.

Cela se traduit en accordant la possibilité à chacun de revendiquer et de concrétiser ses droits de citoyenneté ; c'est-à-dire de donner, certes, les moyens d'existence, mais aussi - et c'est peut-être encore plus essentiel - la possibilité de réacquérir sa dignité propre, en particulier à travers l'instruction et en activant des formes d'autopromotion telles que celles qui ont mérité à Muhammad Yunus, [« le banquier des pauvres »] du Bangladesh, le Prix Nobel de la Paix en 2006, ou l'Economie de communion, qui constituent des témoignages et des expériences efficaces.

Cela passe par une capacité sérieuse de lancer des projets politiques, mais aussi par la décision d'adopter des styles de vie différents, tant personnels que familiaux. Si nous serons en mesure de répondre aux besoins des derniers, alors nous serons en mesure de répondre aux besoins de tous, en nous opposant à la croissante culture du conflit, qui produit les guerres, mais aussi, dans nos propres sociétés, des divisions et des violences incurables.

La mondialité

Si le défi consiste à concrétiser dans l'histoire la fraternité universelle, il faut que, dans le domaine politique, on s'habitue à raisonner en tenant compte du fait que la communauté politique de référence ne peut résider uniquement dans notre peuple, mais dans l'humanité tout entière. Il est aujourd'hui nécessaire de partir de l'évidence que l'histoire de l'humanité est caractérisée par des relations d'interdépendance réciproque. La recherche de la paix, la protection de l'environnement, le développement des sciences, les communications et les l'usage des media... autant de défis auxquels il n'est possible d'apporter une réponse efficace qu'à travers des efforts créatifs proportionnels aux défis, et seulement si nous reconnaissons l'existence du lien universel de la fraternité. Il est nécessaire d'abandonner une clé de lecture et de projets politiques réduite à une perspective à partir de son clocher, pour se convaincre que chaque peuple est lié à mon histoire et que chaque homme est mon frère. Alors son projet de vie est le mien, son espérance de vie est la mienne, les obstacles freinant son développement et celui de son peuple sont miens. C'est ainsi que les comptes de ma commune ou de mon Etat se structurent et se relativisent par rapport à sa condition à lui.

C'est en partant du bien commun mondial que le bien commun national et le bien commun local peuvent toujours plus se réaliser (un mouvement inverse à celui qui a eu cours jusqu'à maintenant). C'est un principe révolutionnaire et qui amène une clarification politique : désormais, la perspective correcte n'est plus celle de la défensive, ni celle de l'exclusion, ni celle de l'unilatéralisme. Cela ne signifie pourtant pas que l'objectif d'un monde uni sera atteint en nous rendant tous égaux et semblables de manière homogène en nous faisant perdre la richesse de nos diversités. Non ! le monde uni inspiré à la fraternité universelle est composé de pans de fraternité qui se forment à l'intérieur des cités, des nations, des peuples et des ethnies : à travers leurs diversités partagées se dessine une continuelle dynamique d'unité et de diversité. L'unité qui naît de la fraternité n'est pas homogénéité.

Le bien commun, fruit du dialogue entre les diversités

La fraternité en politique ne signifie pas une sorte de code de bonne éducation ; cela ne veut pas dire se mettre d'accord de manière superficielle, ou renoncer à la polarité des extrêmes pour se rencontrer au centre... Du reste, demeurer dans les limites des thèmes qui nous unissent nous amènerait à exclure des thèmes essentiels et urgents, car déchirants, comme par exemple ceux de la guerre ou de la famille... Choisir la fraternité signifie apprécier la parole politique de l'autre comme nécessaire à la construction de la communauté ; cela signifie mettre de côté les intérêts de son parti dans la conviction de pouvoir ainsi œuvrer pour un bien plus grand qui touche la communauté tout entière. C'est pour cela que la fraternité est avant tout écoute et dialogue, souvent difficiles, afin d'approfondir

la vérité des choses ; la fraternité est médiation compétente et profonde ; elle est construction de projets politiques partagés qui s'inspirent des valeurs de l'homme et des cultures.

Choisir de privilégier la recherche du rapport avant l'affirmation de son appartenance politique permet surtout d'approfondir son identité propre, du moment que chacun est expression et porteur d'une certaine option, et prête sa voix – à partir de sa propre expérience et de sa formation – à des intérêts divers. Cependant, en nous ouvrant aux raisons de l'autre, en nous mettant à la recherche de ce qui nous rend semblables sur le plan des valeurs – parce que nous sommes frères et soeurs – nous pouvons véritablement travailler toujours plus efficacement en faveur du bien commun, et cela en parvenant à une entente toujours plus profonde et concrète autour des objectifs à atteindre, mais aussi en répondant de manière toujours plus adéquate et complète aux multiples interrogations de nos communautés. Le choix de la fraternité fait donc grandir la capacité de proposer des réponses politiques constructives.

La fraternité crée un espace pour le « nous » de la politique et le renforce. Et seule cette mise en harmonie de la variété des intérêts, seule cette action commune guidée par la fraternité universelle, peut nous faire surmonter l'impasse actuelle causée par la défense des particularismes et la peur de la diversité. La fraternité n'aboutit pas à une annulation des identités, à une mortifiante homogénéité ; elle exige au contraire – et je voudrais utiliser un terme fort – le don passionné d'une contribution personnelle et de celle du groupe.

Au cœur de l'Histoire : la cité

Cette réalité n'est pas une opération sentimentale ou, pire encore, idéologique, qui adviendrait dans l'abstrait en tournant le regard vers « l'île qui n'existe pas » - un lieu que nous imaginons, mais qui n'a pas de réalité : il s'agit, au contraire, d'un travail qui commence à l'intérieur de l'histoire qui nous interpelle jour après jour, un travail qui met en lumière ce qui est déjà réalisé, qui commence par relier fractures et réponses, besoins et ressources, en agissant non de manière ingénue mais avec une réflexion sérieuse et continue.

Choisir la fraternité signifie devenir des citoyens à plein titre, qui soient capables de regarder la réalité en face et en même temps de modifier le cours des événements ; cela signifie élaborer des projets à partir de la ferme décision de vouloir rencontrer sa propre cité. Seules des personnes de ce genre, qui fournissent un nouveau capital social d'espérance et de rapports, recherchés et voulus, sera en mesure de transformer le « cœur de pierre » de nos cités en un « cœur de chair » qui sait reconnaître et recueillir l'apport de chacun – aussi bien de celui qui peut seulement demander que de celui qui est riche de ressources et de biens.

On peut ainsi faire l'expérience que les déterminismes sociaux n'ont pas le dernier mot, pour autant qu'il y ait des gens décidés à devenir des acteurs sociaux investissant dans des relations nouvelles, essentielles pour construire une cité nouvelle.

Ce mode d'action se réalise à l'intérieur de l'histoire, une histoire qui relie tous les hommes, du premier au dernier, et qui nous donne la possibilité d'interpréter tout le patrimoine des idées de l'humanité.

Une formation à la politique

La priorité ultime, qui traverse toutes les autres, c'est la formation.

Dans l'actualité, le sens même de la politique est en crise. Les citoyens choisissent toujours plus l'indifférence à la politique ; les fonctionnaires substituent le technicisme aux projets politiques ; des chercheurs espèrent une sorte de « grippe aviaire sélective » qui permettrait d'éliminer les politiciens afin de résoudre enfin les problèmes de la politique.

Pour sortir des crises, de grands esprits de la politique estiment que l'unique stratégie vraiment efficace réside dans les processus longs de la formation qui approfondissent les motivations de l'action sociale et politique. Cette demande de formation, encore embryonnaire, émerge un peu partout, et ce parce que les personnes veulent être en mesure de remplir leurs fonctions propres à l'intérieur des changements en cours.

Toutefois, il y a toujours une tentation d'organiser la formation politique, de vouloir cultiver une classe de politiciens au sens étroit du mot, une profession (avec une certification AOC). Nous devons en revanche travailler pour créer un vivier populaire et démocratique, intrinsèquement fécond, qui produise avant tout des citoyens capables de conjuguer les verbes de la démocratie, des fonctionnaires qui soient d'efficaces médiateurs entre institutions et société, des diplomates capables de travailler pour leur patrie dans le cadre de la commune destinée de tous les peuples. De ce vivier social naîtront aussi des politiciens qui, issus de l'intérieur de la société, sauront avoir le courage des vraies priorités.

Les conditions indispensables à cette formation me paraissent être les deux suivantes :

- il faut avoir le courage de faire une place spécifique à l'approfondissement de racines spirituelles, de valeurs qui précèdent la politique mais qui sont indispensables à l'engagement politique (les sud-américains de langue espagnole l'appelleraient une exigence de mystique) ;
- le lieu de la formation doit être un endroit où l'on peut faire l'expérience de la communauté : on ne peut créer de communauté politique si l'on ne fait l'expérience d'une communauté plus fondamentale, une expérience de partage, dans laquelle la diversité est une richesse, parce que l'apprentissage en groupe est plus que la simple somme de ce que chacun peut

**LUCIA FRONZA CREPAZ, PRÉSIDENTE DU MOUVEMENT
POLITIQUE POUR L'UNITÉ**

apprendre seul. Si vous le souhaitez, nous pourrions lors du temps de dialogue parler de l'expérience des écoles de formation politique que nous sommes en train de réaliser avec le Mouvement politique pour l'unité.

Je voudrais conclure en rappelant ce que Chiara Lubich – dont nous avons entendu parler tout à l'heure - a dit en s'adressant à un groupe de parlementaires européens : « Quiconque s'apprête aujourd'hui à déplacer tout seul les montagnes de l'indifférence, voire celles de la haine et de la violence, se propose une tâche énorme. Mais ce qui est impossible à des millions de personnes isolées et divisées, semble devenir possible à des gens qui ont fait de la fraternité universelle le moteur essentiel de la vie ».